

trer. Ce n'est pas qu'il faille, pour les admirer, des voyages coûteux et lointains; il suffit de se pencher avec plus de zèle sur les premières pages de notre histoire, et il faut étudier un peu plus ce qui s'est passé chez nous. L'amour de la patrie se ravivera dans toutes les âmes, et jamais personne ne laissera passer une occasion de tirer de l'oubli un nom brave, une action de vertu. Je viens en signaler un au public qui m'est devenu bien cher; sa gloire décore le berceau de la colonie française au Canada, en lui assurant son premier martyr.

Cette patrie de la nouvelle France a d'abord été desservie par des Pères Récollets ou Franciscains. A la demande du sieur de Champlain, ils arrivaient à Québec dès 1615. Pendant douze ans, ils se sont dévoués au salut des premiers colons et à l'évangélisation des sauvages au pays des grands lacs. En 1610, le sieur des Prairies, comme le raconte le Père Paul le Jeune dans sa relation de 1637, s'étant égaré dans la rivière passant du côté Nord de Montréal, lui donna son nom. Or, cette rivière devint la route des grands lacs presque exclusivement jusqu'à 1649, quoiqu'il y eût plus de 300 lieues, remarque le Père Jean de Brébeuf, mais elle offrait moins de danger pour les Iroquois et plus de commodité aux voyageurs (Rel. 1632). Nos plus fameux missionnaires Récollets et Jésuites y ont comme parsemé leurs souffrances, leurs fatigues et leurs ardentes supplications. Le Père Joseph le Caron, Récollet, fut le premier à affronter les périls des Saults et à supporter les nombreux portages. Le glorieux martyr Jean de Brébeuf (Rel. 1633-35,) écrivait à ce sujet : « J'ai supputé le nombre des portages, et je trouve que nous avons porté au moins trente-cinq fois et traîné pour le moins cinquante. »

Le Père Nicholas Viel, après les instances réitérées (Premier Et. de la foi, C. Leclercq), obtint de ses supérieurs la permission de se joindre à ses confrères pour partager leurs privations. Il quitta la France le 18 mars 1623, avec le fameux historien Sagard (Gabriel-Théodat) « à l'apostolique à pied et sans argent » (Histoire du Canada, 1,120), et ils n'arrivèrent à Québec que le 28 juin suivant, après une périlleuse traversée. De suite, il prend place dans une barque se rendant à l'échange des fourrures, au Cap des Victoires (langue de terre entre le Saint-Laurent et le Richelieu) et, au moyen de présents offerts aux